

Mélody Gornet



roman

TOUT REVIVRE



Le jour où Sophie est morte, un beau soleil de fin d'hiver faisait étinceler le givre. C'était en début d'après-midi ; elle était sortie du travail vers midi et avait erré un moment en ville pour regarder les vitrines des rues pavées. Carnaval avait beau être passé, il restait ici et là des costumes d'arlequin qu'on n'avait pas rangés. Sophie était entrée dans quelques magasins sans rien acheter, et quand elle avait commencé à avoir faim, elle avait repris sa voiture et la direction de la zone industrielle. Personne ne l'attendait encore à la maison ; elle mangerait dans un fast-food, et passerait au supermarché avant de rentrer. C'était un jeudi, et le restaurant était désert. Le soleil réchauffait la table sur laquelle elle s'était installée, près de la fenêtre. Quelques personnes passaient, recroquevillées contre la bise froide et éblouies par la lumière. Distraitement, Sophie prenait des notes sur un carnet : la liste des courses, penser à inviter une amie qu'elle n'avait pas vue depuis des mois. Puis elle a rapporté son plateau, gardé sa boisson à la main et traversé le parking. Son souffle se condensait en un léger nuage.

Elle se demandait si c'était le dernier jour de gel et si l'hiver était vraiment derrière elle ; elle se disait que les garçons pourraient enfin sortir et se défouler à l'extérieur. Elle avait envie

de se baigner au lac, de se promener dans la forêt sans manteau, de s'allonger dans l'herbe pour lire. Juste avant de passer à la caisse, elle se souvint de prendre du chocolat pour que Matthis puisse faire des cookies. Elle rangea ses sacs dans le coffre avant de reprendre la route.

Il fallait contourner la ville avant d'atteindre la nationale. Elle avait toujours vécu à la campagne ; elle se souvenait de son enfance au milieu de nulle part et se disait que c'était le mieux pour les garçons, même s'ils se plaignaient souvent d'être aussi loin de tout. Au moins avaient-ils au village un petit centre, une place devant l'église où les jeunes se retrouvaient les vendredi et samedi soir pour discuter et traîner. Elle se rappelait des nuits qu'elle avait passées comme ça, avec des copains de collège, sans savoir ce qui les faisait rester aussi longtemps chaque fois, sur un banc devant le monument aux morts, à ne rien faire, vraiment.

Il y avait un peu de monde sur la rocade, et une moto la dépassa de près. Elle la regarda se rabattre. Jérôme avait une moto, quand il avait une vingtaine d'années ; elle lui demandait toujours de l'emmener, sans destination. Seulement pour rouler, elle à l'arrière, les deux mains accrochées aux poignées du siège passager. Avec la sensation de tomber perpétuellement.

Finalement, elle n'avait pas vraiment vu à quel moment la voiture devant avait perdu sa trajectoire. À deux véhicules d'elle, un conducteur avait fait un malaise au volant, et avait commencé à dévier vers la gauche. Mais elle ne savait rien de ça ; elle vit seulement la voiture déboîter d'un coup devant celle qui la doublait. À cent dix kilomètres à l'heure sur la rocade, elle donna un coup de frein instinctif. La moto était juste devant et venait de virer, elle aussi, pour éviter la collision. Sophie se vit percuter le deux-roues et, par réflexe, elle tourna le volant.

La voiture dérapa en faisant presque un demi-tour, et cogna quelque chose. La fenêtre explosa en même temps que le flanc droit s'enfonçait. Sophie eut le souvenir confus d'une virée en forêt, des feuilles mortes qui s'envolaient sur le passage du deux-roues, de l'odeur des champignons et de l'automne roux. Elle avait cru voir la moto se coucher et essaya de l'apercevoir. Elle tournait le dos à sa portière quand la 206 qui essayait désespérément de freiner la percuta violemment.

C'est Marianne qui m'a mise au courant.

J'étais assise sur le fauteuil près de la fenêtre, comme je l'avais fait tout l'hiver, et je regardais dehors. Le fauteuil était suffisamment grand pour s'y installer le dos contre un accoudoir et les pieds sur l'autre ; depuis que j'étais rentrée d'Irlande, je ne le quittais plus. La maison appartenait à Marianne, ma marraine, et son mari Stéphane depuis une dizaine d'années. Je la trouvais un peu grande pour deux, et je me demandais pourquoi ils n'avaient pas d'enfants. Je n'avais jamais osé le leur demander. En tout cas, il y avait de la place pour moi, et j'habitais ici à présent, hantant surtout le grand salon, avec son immense tapis sur le parquet, sa bibliothèque pleine de romans, et la baie vitrée qui donnait sur un petit jardin. Mon livre était posé ouvert sur mes genoux ; moi, je regardais dehors. J'avais du mal à me concentrer. Je lisais une ou deux pages, puis j'étais distraite par la lumière, par un mouvement dans le jardin ou par une pensée qui me faisait fixer le vide. Ce jeudi était un jour comme ça. Il y en avait de moins en moins : septembre avait été un mois de fébrilité, puis l'hiver m'avait un peu apaisée, et j'avais arrêté de tourner en rond, pour finir sur le fauteuil. Comme un fantôme silencieux et fatigué.

